

# Le montagnard et le bateau à vapeur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **14 (1876)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183717>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 4 Mars 1876.

Nous avons parlé dernièrement des propriétés du lait de chienne employé comme médicament chez les enfants rachitiques. Voici un résultat d'un autre genre, mais non moins étonnant, obtenu par la transfusion du sang de chèvre. On sait que cette opération consiste à faire passer du sang des veines d'un individu dans celles d'un autre individu, pour remplacer celui qu'il a perdu par une hémorragie ou par toute autre cause. Il est important que la transfusion se fasse avec le sang d'un individu de même espèce, cependant, on paraît l'avoir essayée avec le sang d'un animal, comme l'attestent du reste les détails suivants empruntés à un journal de médecine :

« Un homme appelé Simpson était à la veille de mourir de consomption, lorsque le docteur Hopkins, qui lui donnait des soins, résolut de recourir à la transfusion. Comme personne des amis et des voisins de Simpson ne consentait à fournir le sang qui lui devait rendre la vie, le docteur Hopkins n'eut d'autre alternative que d'employer à cet effet le sang d'une chèvre que possédait le malade. Il ouvrit donc une veine de Simpson et injecta une certaine quantité du sang de l'animal. Simpson revint immédiatement à la vie ; mais son retour à l'existence fut marqué par les symptômes les plus désagréables. Il n'eut pas plutôt repris ses forces, qu'il bondit hors de son lit, et, secouant la tête à la manière des boucs, il se mit en mesure de courir sus au docteur. Hopkins, après avoir reçu en pleine poitrine cinq ou six coups de tête de Simpson, avec la force d'une machine de guerre, se réfugia dans la chambre voisine ; aussitôt Simpson l'y poursuivit, et il heurta la porte avec une telle violence, qu'il en fit voler les panneaux en éclats. Mais son attention fut bientôt distraite par sa belle-mère qui entra dans la chambre. Un coup de tête bien dirigé renversa l'infortunée lady, et comme elle appelait au secours, Simpson sautilla autour d'elle et fit tous ses efforts pour brouter les fleurs qui formaient le dessin du tapis. A la fin, il se tint tranquille, mais il effrayait tout le voisinage par son éternel « bèè ! »

» Alarmé de la situation de son malade, et sensible aux reproches de Mme Simpson, le docteur Hopkins chercha à conjurer le mal si c'était encore possible.

Il attendrit un Irlandais qui était au service de la famille, et il injecta pour la seconde fois dans les veines de Simpson du sang frais de ce fidèle serviteur. Simpson est aujourd'hui très bien ; une seule fois, depuis la dernière transfusion, il a frappé de la tête. Un de ces dimanches derniers, en entrant dans une église, un globule du sang de la chèvre étant probablement resté dans son cerveau, il se rua tête baissée sur le sacristain ; mais il revint bientôt à lui, et il s'excusa de son mieux auprès du malheureux homme indigné, qu'il avait étendu tout de son long par terre avec le livre d'heures. »

Ceci nous rappelle une histoire désopilante, racontée par About, celle d'un élégant notaire qui, après avoir perdu son nez dans un duel au sabre, tomba dans le plus cruel désespoir. Offrant la moitié de sa fortune au chirurgien qui se chargerait de lui rendre l'organe si nécessaire pendant les rhumes de cerveau, il s'en présenta un qui voulut lui fabriquer un nez au moyen d'un lambeau de chair découpé sur le front et adroitement rabattu sur le siège du mal. Le malade, effrayé de ce procédé, refusa, préférant la mort à une seconde mutilation. Le docteur lui proposa alors de prélever le lambeau nécessaire sur le bras d'un vigoureux Auvergnat, porteur d'eau à Paris. L'opération réussit au-delà de toute attente ; au bout d'un mois, le notaire était de nouveau possesseur d'un nez fort convenable qui lui permit de rentrer dans le monde et de prétendre à la main d'une riche et belle héritière. Mais, ô malheur ! le nez emprunté à l'Auvergnat entretenait avec celui-ci d'irrésistibles sympathies, comme un plant étranger conserve dans nos vignes le cachet de son origine. De façon que chaque fois que l'Auvergnat se livrait à la boisson, le nez du notaire bourgeonnait et le forçait à rester à la maison, inconvenient auquel il ne put remédier qu'en hébergeant et surveillant, sous son propre toit, le porteur d'eau, qui lui fit alors d'autres misères en courtisant tour à tour la cuisinière et la femme de chambre.

### Le montagnard et le bateau à vapeur.

Les montagnards ont dans tous les temps été cités pour des gens méfiants, qui n'acceptent une chose qu'après mûr examen et y avoir sérieusement réfléchi. Cette opinion est-elle toujours juste ? Nous ne

le pensons pas et nous ne voulons nullement nous prononcer là-dessus. Quoi qu'il en soit, voici un fait qui semble la justifier.

En 1824, un habitant des Alpes, qui dépassait la cinquantaine et avait rarement quitté ses montagnes, fut appelé à faire un voyage à Lausanne. Il parcourut les environs du chef-lieu et vint à Ouchy au moment où l'on construisait le premier bateau à vapeur qui a été lancé sur le Léman. S'informant de ce que l'on faisait là, des ouvriers crurent qu'en gens d'esprit, ils ne pouvaient mieux faire que de s'amuser aux dépens du curieux visiteur.

« C'est, lui disait l'un, une machine pour aller à la lune. C'est, disait un autre, un ballon pour voyager dans les airs. Non, c'est pour faire l'ascension du Mont-Blanc, ajoutait un troisième, etc., etc. Et les explications les plus absurdes d'aller leur train. »

Notre homme écoutait ces sornettes en hochant la tête d'un air rien moins que convaincu; lorsqu'un pasteur de Lausanne, qui avait vu et entendu ce qui se passait, l'aborda poliment et entama la conversation. Il lui fit comprendre que ces gens se moquaient de lui et crut devoir le renseigner plus exactement. Il s'agit, lui dit-il, d'un grand bateau comme on en n'avait encore point vu dans le pays, qui serait mu par une machine à vapeur et irait d'Ouchy à Genève en 3 heures, etc., etc.

Quand il eut fini, notre montagnard, qui avait écouté ce discours d'un air aussi peu convaincu qu'auparavant, tourna le dos à son interlocuteur et s'éloigna en disant :

*L'est onco césiquè qu'est lo pe dzanliào dè ti.*



#### On municipau à l'esposechon dè Paris.

Ein 67 l'ai a z'u pè Paris cein que lài diont l'esposechon, que cein étai tant bio, po cein que l'ai avai dè tot cein qu'on pào émaginâ, onco pi qu'âo Bazâ vaudois, et que ia gaillâ dè dzeins dè pè châtre que lài sont z'u pè lo tsemin dè fai, qu'avâi rabattu à cliào qu'allâvont à clia féta.

On municipau, que ne vu pas nonmâ, s'étai betâ dein la boula dè lài allâ assebin. S'arâi bin la nortse, se sè desâi, s'on est pas asse fotu dè vairé Paris què l'assesseu, que sè braguè tant; su pas plie bedan què li; hardi! route!... Minè on part dè moulo à Lozena po sè fèrè quauquè dzaunets et modè po Paris.

Arrevâ lé, trovâ destrâ dè galés affèrès que n'avâi jamé vu pèce, et sè dese: Baque! on ne chaî vint pas ti lè dzo, faut profitâ; dè manière que volhie tot vairé: lè panoramâ, lè mènadzeri, les comédiens, la fenna à barba et totè cliào bougréri, se bin qu'avoué quauquè quartettès decé, delé, et on part dè bons bocons dè ruti, l'eut bintout tot ricliâ et son bosson fut à sè. N'javâi pas moian dè trovâ dâi cognèssances po eimprontâ; n'ousâ pas allâ dèmandâ à n'on collègue dè la municipalità dè Paris dè lài fèrè on serviço, et ma fâi du sè serrâ on pou lè boué. L'étai dza restâ on dzo sein medzi cein que vo

farâi mau dein on ge et l'avâi adrâi fan. Passé dèvant ion dè cliào grands cafés iò onna masse dè mondo s'apedansivont et l'allugavè cliào dzeins du défrou. Tè ràodzâi-te pas! se desâi, vouaique z'ein qu'ont tot à remolhie-mot, que rupont et que bâivont à tirelarigot et mè crâivo dè fan; n'est portant pas justo! M'ein fotto, cheinto lè rattès que sè corattont dein mon veintro, vu eintrâ et quand sari bin repèssu, on vaira.

L'eintrè tot drâi; sè va chetâ à 'na petita trâblia âo fond d'n'a tsambra à bâirè et tapè trâi coups avoué son dordon.

— On y va! on y va! Que désire M'sieu?

— Apportâ mè vâi oquiè po mè mettrè derrâi lè tètets.

— M'sieu demande...

— Oquiè po mè garni lo pètro.

— (D'ou sort cet original!) M'sieu veut-il boire et manger?

— Lo bon san! Et pi apportâ dâo bon, et pi prâo.

Lo sommeillié, qu'avâi fini pè ouèrè cein que voliâvè, lài apportè à dinâ, et noutron municipau eut bintout tot réduit.

— M'sieu est-il content, que lài dese lo someillié, que véyâi que tot étai nettiyi.

— Oh! adrâi conteint, fédè-vâi redroblâ.

L'est cein qu'on fé, et quand l'eut prâo, criâ lo sommeillié et l'ai dit :

— Attiutâ, mon chairami, fâ plièzi dè vo vairè traci perquie et servi tot voutron mondo, vo z'étès bin dè plie dégourdi què cliào dè per tsi no, mâ ditè mè vâi, voutron maitrè est-te ice, y'amèré bin lo vairè!

— Oh! il est trop occupé et n'a pas le temps de faire la conversation avec un chacun.

— Cein ne fâ rein, ditè-lâi adé dè veni quanqu'ice, yè oquiè d'importeint à lài derè, dein s'n intèré.

Lo someillié va derè à son maitrè qu'on lo dèmandavè, et coumeint lo maitrè étai dè bouna, cé dzo, ye va.

— C'est vous qui me faites demander?

— Oi, achetâ-vo vâi quie on momeint. Ditè-vâi, vo z'âi on rudo commerce perquie?

— Eh! certainement, on a de la besogne, et pas peu.

— Mà les dzeins pâiont-te bin et ne vo font-te pas la quia?

— Oh! pas seulement! En général, le Parisien est honnête.

— Ne dio pas na; mâ n'ien a-te jamé que dècampèyont sein pahî?

— Oh mafi! il y en a toujours quelques-uns.

— Adon vo cordè après po lè racrotsi?

— Du tout, nous n'avons pas le temps, le service en souffrirait et on y perdrait encore davantage.

— Adon vo portâ plieinte?

— Non plus.

— Et que fédè-vo?